

Chénier, *L'Oaristys*

IMITÉE
DE LA XXVII^e IDYLLE DE THÉOCRITE.

DAPHNIS ; NAÏS.

DAPHNIS.

HÉLÈNE daigna suivre un berger ravisseur
Berger comme Pâris, j'embrasse mon Hélène.

NAÏS.

C'est trop t'énorgueillir d'une faveur si vaine.

DAPHNIS.

Ah ! ces baisers si vains ne sont pas sans douceur.

NAÏS.

Tiens ; ma bouche essuyée en a perdu la trace.

DAPHNIS.

Eh bien ! d'autres baisers en vont prendre la place,

NAÏS.

Adresse ailleurs ces vœux dont l'ardeur me poursuit :
Va, respecte une vierge.

DAPHNIS.

Imprudente bergère,
Ta jeunesse te flatte ; ah ! n'en sois point si fière :
Comme un songe insensible elle s'évanouit.

NAÏS.

Chaque âge a ses honneurs, et la saison dernière
Aux fleurs de l'oranger fait succéder son fruit.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers ; j'ai beaucoup à te dire.

NAÏS.

Non ; déjà tes discours ont voulu me tenter.

DAPHNIS.

Suis-moi sous ces ormeaux ; viens de grâce écouter
Les sons harmonieux que ma flûte respire :
J'ai fait pour toi des airs, je te les veux chanter ;
Déjà tout le vallon aime à les répéter.

NAÏS.

Va, tes airs langoureux ne sauraient me séduire.

DAPHNIS.

Eh quoi ! seule à Vénus penses-tu résister ?

NAÏS.

Je suis chère à Diane ; elle me favorise.

DAPHNIS.

Vénus a des liens qu'aucun pouvoir ne brise.

NAÏS.

Diane saura bien me les faire éviter.
Berger, retiens ta main... ; berger, crains ma colère.

DAPHNIS.

Quoi ! tu veux fuir l'amour ! l'amour à qui jamais
Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire ?

NAÏS.

Oui, je veux le braver... Ah !... si je te suis chère...
Berger..., retiens ta main..., laisse mon voile en paix.

DAPHNIS.

Toi-même, hélas ! bientôt livreras ces attraits
À quelque autre berger bien moins digne de plaire.

NAÏS.

Beaucoup m'ont demandée, et leurs désirs confus
N'obtinrent, avant toi, qu'un refus pour salaire.

DAPHNIS.

Et je ne dois comme eux attendre qu'un refus.

NAÏS.

Hélas ! l'hymen aussi n'est qu'une loi de peine ;
il n'apporte, dit-on, qu'ennuis et que douleurs.

DAPHNIS.

On ne te l'a dépeint que de fausses couleurs :
Les danses et les jeux, voilà ce qu'il amène.

NAÏS.

Une femme est esclave.

DAPHNIS.

Ah ! plutôt elle est reine.

NAÏS.

Tremble près d'un époux et n'ose lui parler.

DAPHNIS.

Eh ! devant qui ton sexe est-il fait pour trembler ?

NAÏS.

À des travaux affreux Lucine nous condamne.

DAPHNIS.

Il est bien doux alors d'être chère à Diane.

NAÏS.

Quelle beauté survit à ces rudes combats ?

DAPHNIS.

Une mère y recueille une beauté nouvelle :
Des enfans adorés feront tous tes appas ;
Tu brilleras en eux d'une splendeur plus belle.

NAÏS.

Mais, tes vœux écoutés, quel en serait le prix ?

DAPHNIS.

Tout : mes troupeaux, mes bois et ma belle prairie ;
Un jardin grand et riche, une maison jolie,
Un bercail spacieux pour tes chères brebis ;
Enfin, tu me diras ce qui pourra te plaire ;
Je jure de quitter tout pour te satisfaire :
Tout pour toi sera fait aussitôt qu'entrepris.

NAÏS.

Mon père...

DAPHNIS.

Oh ! s'il n'est plus que lui qui te retienne,
Il approuvera tout dès qu'il saura mon nom.

NAÏS.

Quelquefois il suffit que le nom seul prévienne :
Quel est ton nom ?

DAPHNIS.

Daphnis ; mon père est Palémon.

NAÏS.

Il est vrai : ta famille est égale à la mienne.

DAPHNIS.

Rien n'éloigne donc plus cette douce union.

NAÏS.

Montre-les moi ces bois qui seront mon partage.

DAPHNIS.

Viens ; c'est à ces cyprès de leurs fleurs couronnés.

NAÏS.

Restez chères brebis ; restez sous cet ombrage.

DAPHNIS.

Taureaux, paissez en paix ; à celle qui m'engage
Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

NAÏS.

Satyre, que fais-tu ? Quoi ! ta main ose encore...

DAPHNIS.

Eh ! laisse-moi toucher ces fruits délicieux...
Et ce jeune duvet...

NAÏS.

Berger..., au nom des dieux...
Ah ... je tremble...

DAPHNIS.

Et pourquoi ? que crains-tu ? Je t'adore.
Viens.

NAÏS.

Non ; arrête... Vois, cet humide gazon
Va souiller ma tunique, et je serais perdue ;
Mon père le verrait.

DAPHNIS.

Sur la terre étendue
Saura te garantir cette épaisse toison.

NAÏS.

Dieux ! quel est ton dessein ? Tu m'ôtes ma ceinture.

DAPHNIS.

C'est un don pour Vénus ; vois, son astre nous luit.

NAÏS.

Attends... ; si quelqu'un vient... Ah dieux ! j'entends du bruit.

DAPHNIS.

C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure.

NAÏS.

Tu déchires mon voile !... Où me cacher ! Hélas !
Me voilà nue ! où fuir !

DAPHNIS.

À ton amant unie,
De plus riches habits couvriront tes appas.

NAÏS.

Tu promets maintenant... Tu préviens mon envie ;
Bientôt à mes regrets tu m'abandonneras.

DAPHNIS.

Oh non ! jamais... Pourquoi, grands dieux ! ne puis-je pas
Te donner et mon sang, et mon âme, et ma vie.

NAÏS.

Ah... Daphnis ! je me meurs... Apaise ton courroux,
Diane.

DAPHNIS.

Que crains-tu ? L'amour sera pour nous.

NAÏS.

Ah ! méchant, qu'as-tu fait ?

DAPHNIS.

J'ai signé ma promesse.

NAÏS.

J'entrai fille en ce bois, et chère à ma déesse.

DAPHNIS.

Tu vas en sortir femme, et chère à ton époux.

Pierre Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*

Lettre XCVI

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

Depuis quelques jours, mieux traité par ma tendre dévote, & par conséquent moins occupé d'elle, j'avais remarqué que la petite Volanges était en effet fort jolie ; & que, s'il y avait de la sottise

à en être amoureux comme Danceny, peut-être n'y en avait-il pas moins de ma part, à ne pas chercher auprès d'elle une distraction que ma solitude me rendait nécessaire. Il me parut juste aussi de me payer des soins que je me donnais pour elle : je me rappelais en outre que vous me l'aviez offerte, avant que Danceny eût rien à y prétendre ; & je me trouvais fondé à réclamer quelques droits sur un bien qu'il ne possédait qu'à mon refus & par mon abandon. La jolie mine de la petite personne, sa bouche si fraîche, son air enfantin, sa gaucherie même, fortifiaient ces sages réflexions ; je résolus d'agir en conséquence, & le succès a couronné l'entreprise.

Déjà vous cherchez par quel moyen j'ai supplanté si tôt l'amant chéri ; quelle séduction convient à cet âge, à cette inexpérience. Épargnez-vous tant de peine, je n'en ai employé aucune. Tandis que, maniant avec adresse les armes de votre sexe, vous triomphiez par la finesse, moi, rendant à l'homme ses droits imprescriptibles, je subjuguais par l'autorité. Sûr de saisir ma proie, si je pouvais la joindre, je n'avais besoin de ruse que pour m'en approcher, & même celle dont je me suis servi ne mérite presque pas ce nom.

Je profitai de la première lettre que je reçus de Danceny pour sa belle, & après l'en avoir avertie par le signal convenu entre nous, au lieu de mettre mon adresse à la lui rendre, je la mis à n'en pas trouver le moyen : cette impatience que je faisais naître, je feignais de la partager, & après avoir causé le mal, j'indiquai le remède.

La jeune personne habite une chambre dont une porte donne sur le corridor ; mais, comme de raison, la maman en avait pris la clef. Il ne s'agissait que de s'en rendre maître. Rien de plus facile dans l'exécution ; je ne demandais que d'en disposer deux heures & je répondais d'en avoir une semblable. Alors correspondances, entrevues, rendez-vous nocturnes, tout devenait commode & sûr : cependant, le croiriez-vous ? l'enfant timide prit peur & refusa. Un autre s'en serait désolé ; moi je n'y vis que l'occasion d'un plaisir plus piquant. J'écrivis à Danceny pour me plaindre de ce refus, & je fis si bien que notre étourdi n'eut de cesse qu'il n'eût obtenu, exigé même de sa craintive maîtresse, qu'elle accordât ma demande & se livrât toute à ma discrétion.

J'étais bien aise, je l'avoue, d'avoir ainsi changé de rôle, & que le jeune homme fût pour moi ce qu'il comptait que je ferais pour lui. Cette idée doublait, à mes yeux, le prix de l'aventure : aussi dès que j'ai eu la précieuse clef, me suis-je hâté d'en faire usage. C'était la nuit dernière.

Après m'être assuré que tout était tranquille dans le château, armé de ma lanterne sourde & dans la toilette que comportait l'heure & qu'exigeait la circonstance, j'ai rendu ma première visite à votre pupille. J'avais tout fait préparer (et cela par elle-même), pour pouvoir entrer sans bruit. Elle était dans son premier sommeil, & dans celui de son âge, de façon que je suis arrivé jusqu'à son lit, sans qu'elle se soit réveillée. J'ai d'abord été tenté d'aller plus avant, & d'essayer de passer pour un songe ; mais craignant l'effet de la surprise & le bruit qu'elle entraîne, j'ai préféré d'éveiller avec précaution la jolie dormeuse, & suis en effet parvenu à prévenir le cri que je redoutais.

Après avoir calmé ses premières craintes, comme je n'étais pas venu là pour causer, j'ai risqué quelques libertés. Sans doute on ne lui a pas bien appris dans son couvent à combien de périls divers est exposée la timide innocence, & tout ce qu'elle a à garder pour n'être pas surprise : car, portant toute son attention, toutes ses forces, à se défendre d'un baiser, qui n'était qu'une fausse attaque, tout le reste était laissé sans défense ; le moyen de n'en pas profiter ! J'ai donc changé ma marche, & sur-le-champ j'ai pris poste. Ici nous avons pensé être perdus tous deux : la petite fille, tout effarouchée, a voulu crier de bonne foi ; heureusement sa voix s'est éteinte dans les pleurs. Elle s'était jetée aussi au cordon de sa sonnette, mais mon adresse a retenu son bras à temps.

« Que voulez-vous faire, lui ai-je dit alors, vous perdre pour toujours ? Qu'on vienne, & que m'importe ? A qui persuaderez-vous que je ne sois pas ici de votre aveu ? Quel autre que vous m'aura fourni le moyen de m'y introduire ? & cette clef que je tiens de vous, que je n'ai pu avoir que par vous, vous chargez-vous d'en indiquer l'usage ? » Cette courte harangue n'a calmé ni la douleur, ni la colère ; mais elle a amené la soumission. Je ne sais si j'avais le ton de l'éloquence ; au moins est-il vrai que je n'en avais pas le geste. Une main occupée pour la force, l'autre pour l'amour, quel orateur pourrait prétendre à la grâce en pareille position ? Si vous vous la peignez bien, vous conviendrez qu'en revanche elle était favorable à l'attaque ; mais moi, je n'entends rien à rien, et, comme vous dites, la femme la plus simple, une pensionnaire, me mène comme un enfant.

Celle-ci, tout en se désolant, sentait qu'il fallait prendre un parti, & entrer en composition. Les prières me trouvant inexorable, il a fallu passer aux offres. Vous croyez que j'ai vendu bien cher ce poste important : non, j'ai tout promis pour un baiser. Il est vrai que le baiser pris, je n'ai pas tenu ma promesse : mais j'avais de bonnes raisons. Étions-nous convenus qu'il serait pris ou donné ? A force de marchander, nous sommes tombés d'accord pour un second ; & celui-là, il était dit qu'il serait reçu. Alors ayant guidé ses bras timides autour de mon corps, & la pressant de l'un des miens plus amoureusement, le doux baiser a été reçu en effet ; mais bien, mais parfaitement reçu : tellement enfin que l'amour n'aurait pas pu mieux faire.

Tant de bonne foi méritait récompense, aussi ai-je aussitôt accordé la demande. La main s'est retirée ; mais je ne sais par quel hasard, je me suis trouvé moi-même à sa place. Vous me supposez là bien empressé, bien actif, n'est-il pas vrai ? Point du tout. J'ai pris goût aux lenteurs, vous dis-je. Une fois sûr d'arriver, pourquoi tant presser le voyage ?

Sérieusement, j'étais bien aise d'observer une fois la puissance de l'occasion, & je la trouvais ici dénuée de tout secours étranger. Elle avait pourtant à combattre l'amour ; & l'amour soutenu par la pudeur ou la honte ; & fortifié surtout par l'humeur que j'avais donnée & dont on avait beaucoup pris. L'occasion était seule ; mais elle était là, toujours offerte, toujours présente, & l'amour était absent.

Pour assurer mes observations, j'avais la malice de n'employer de force que ce qu'on en pouvait combattre. Seulement, si ma charmante ennemie, abusant de ma facilité, se trouvait prête à m'échapper, je la contenais par cette même crainte, dont j'avais déjà éprouvé les heureux effets. Hé bien ! sans autre soin ; la tendre amoureuse, oubliant ses serments, a cédé d'abord & fini par consentir : non pas qu'après ce premier moment les reproches & les larmes ne soient revenus de concert ; j'ignore s'ils étaient vrais ou feints : mais, comme il arrive toujours, ils ont cessé, dès que je me suis occupé à y donner lieu de nouveau. Enfin, de faiblesse en reproche, & de reproche en faiblesse, nous ne nous sommes séparés que satisfaits l'un de l'autre, & également d'accord pour le rendez-vous de ce soir.

Je ne me suis retiré chez moi qu'au point du jour, & j'étais rendu de fatigue & de sommeil : cependant j'ai sacrifié l'une & l'autre au désir de me trouver ce matin au déjeuner ; j'aime, de passion, les mines de lendemain. Vous n'avez pas d'idée de celle-ci. C'était un embarras dans le maintien ! une difficulté dans la marche ! des yeux toujours baissés, & si gros, & si battus ! Cette figure si ronde s'était tant allongée ! rien n'était si plaisant.

Lettre XCVII

Cécile Volanges à la marquise de Merteuil.

Ah ! mon Dieu, Madame, que je suis affligée ! que je suis malheureuse ! Qui me consolera dans ma peine ? qui me conseillera dans l'embarras où je me trouve ? Ce M. de Valmont !... & Danceny ! Non, l'idée de Danceny me met au désespoir... Comment vous raconter ? comment oser vous dire ?... Je ne sais comment faire. Cependant mon cœur est plein... Il faut que je parle à quelqu'un, & vous êtes la seule à qui j'ose me confier. Vous avez tant de bonté pour moi ! Mais n'en ayez pas dans ce moment-ci ; je n'en suis pas digne : que vous dirai-je ? je ne le désire point. Tout le monde ici m'a témoigné de l'intérêt aujourd'hui... ils ont tous augmenté ma peine. Je sentais tant que je ne le méritais pas ! Grondez-moi au contraire ; grondez-moi bien, car je suis bien coupable : mais après, sauvez-moi ; si vous n'avez pas la bonté de me conseiller, je mourrai de chagrin.

Apprenez donc... ma main tremble, comme vous voyez, je ne peux presque pas écrire, je me sens le visage tout en feu... Ah ! c'est bien le rouge de la honte. Hé bien ! je la souffrirai ; ce sera la première punition de ma faute. Oui, je vous dirai tout.

Vous saurez donc que M. de Valmont, qui m'a remis jusqu'à présent les lettres de M. Danceny, a trouvé tout d'un coup que c'était trop difficile ; il a voulu avoir une clef de ma chambre. Je puis bien vous assurer que je ne le voulais pas ; mais il a été en écrire à Danceny, & Danceny l'a voulu aussi ; & moi, ça me fait tant de peine quand je lui refuse quelque chose, surtout depuis

mon absence qui le rend si malheureux, que j'ai fini par y consentir. Je ne prévoyais pas le malheur qui en arriverait.

Hier, M. de Valmont s'est servi de cette clef pour venir dans ma chambre, comme j'étais endormie ; je m'y attendais si peu, qu'il m'a fait bien peur en me réveillant ; mais comme il m'a parlé tout de suite, je l'ai reconnu, & je n'ai pas crié ; & puis l'idée m'est venue d'abord, qu'il venait peut-être m'apporter une lettre de Danceny. C'en était bien loin. Un petit moment après, il a voulu m'embrasser ; & pendant que je me défendais, comme c'est naturel, il a si bien fait, que je n'aurais pas voulu pour toute chose au monde... mais lui voulait un baiser auparavant. Il a bien fallu, car comment faire ? d'autant que j'avais essayé d'appeler ; mais outre que je n'ai pas pu, il a bien su me dire que s'il venait quelqu'un, il saurait bien rejeter toute la faute sur moi ; & en effet, c'était bien facile, à cause de cette clef. Ensuite il ne s'est pas retiré davantage. Il en a voulu un second ; & celui-là, je ne savais pas ce qui en était, mais il m'a toute troublée, & après, c'était encore pis qu'auparavant. Oh ! par exemple, c'est bien mal ça. Enfin après... vous m'exempterez bien de dire le reste ; mais je suis malheureuse autant qu'on peut l'être.

Ce que je me reproche le plus, & dont il faut pourtant que je vous parle, c'est que j'ai peur de ne m'être pas défendue autant que je le pouvais. Je ne sais pas comment cela se faisait : sûrement, je n'aime pas M. de Valmont, bien au contraire ; & il y avait des moments où j'étais comme si je l'aimais... Vous jugez bien que ça ne m'empêchait pas de lui dire toujours que non ; mais je sentais bien que je ne faisais pas comme je disais ; & ça, c'était comme malgré moi ; & puis aussi, j'étais bien troublée ! S'il est toujours aussi difficile que ça de se défendre, il faut y être bien accoutumée ! Il est vrai que ce M. de Valmont a des façons de dire, qu'on ne sait pas comment faire pour lui répondre : enfin, croiriez-vous que quand il s'en est allé, j'en étais comme fâchée, & que j'ai eu la faiblesse de consentir qu'il revînt ce soir : ça me désole encore plus que tout le reste.

Oh ! malgré ça, je vous promets bien que je l'empêcherai d'y venir. Il n'a pas été sorti, que j'ai bien senti que j'avais eu bien tort de lui promettre. Aussi j'ai pleuré tout le reste du temps. C'est surtout Danceny qui me faisait de la peine ! toutes les fois que je songeais à lui, mes pleurs redoublaient que j'en étais suffoquée, & j'y songeais toujours... Et à présent encore, vous en voyez l'effet ; voilà mon papier tout trempé. Non, je ne me consolerais jamais, ne fût-ce qu'à cause de lui... Enfin, je n'en pouvais plus, & pourtant je n'ai pas pu dormir une minute. Et ce matin en me levant, quand je me suis regardée au miroir, je faisais peur, tant j'étais changée.

Guy de Maupassant, *Bel-Ami*

Il sentait trembler son épaule contre lui et sa gorge palpiter ; et elle balbutia, très vite : « Moi aussi, je vous aime. »

Il eut un sursaut, comme si un grand coup lui fût tombé sur la tête, et il soupira : « Oh ! mon Dieu !... »

Elle reprit, d'une voix haletante : « Est-ce que je devrais vous dire cela ? Je me sens coupable et méprisable... moi... qui ai deux filles... mais je ne peux pas... je ne peux pas... Je n'aurais pas cru... je n'aurais jamais pensé... c'est plus fort... plus fort que moi. Écoutez... écoutez... je n'ai jamais aimé... que vous... je vous le jure. Et je vous aime, depuis un an, en secret, dans le secret de mon cœur. Oh ! j'ai souffert, allez, et lutté, je ne peux plus, je vous aime... »

Elle pleurait dans ses doigts croisés sur son visage, et tout son corps frémissait, secoué par la violence de son émotion.

George murmura : « Donnez-moi votre main, que je la touche, que je la presse... »

Elle ôta lentement sa main de sa figure. Il vit sa joue toute mouillée, et une goutte d'eau prête à tomber encore au bord des cils.

Il avait pris cette main, il la serrait : « Oh ! comme je voudrais boire vos larmes. »

Elle dit d'une voix basse et brisée, qui ressemblait à un gémissement : « N'abusez pas de moi... je me suis perdue ! »

Il eut envie de sourire. Comment aurait-il abusé d'elle en ce lieu ? Il posa sur son cœur la main qu'il tenait, en demandant : « Le sentez-vous battre ? » Car il était à bout de phrases passionnées. (...)

« Où sommes-nous ? » dit-elle.

Il répondit : « Descendez et entrez dans cette maison. Nous y serons plus tranquilles.

— Mais où sommes-nous ?

— Chez moi. C'est mon appartement de garçon que j'ai repris... pour quelques jours... pour avoir un coin où nous puissions nous voir. »

Elle s'était cramponnée au capiton du fiacre, épouvantée à l'idée de ce tête-à-tête, et elle balbutiait :

« Non, non, je ne veux pas ! Je ne veux pas ! »

Il prononça d'une voix énergique : « Je vous jure de vous respecter. Venez. Vous voyez bien qu'on nous regarde, qu'on va se rassembler autour de nous. Dépêchez-vous... dépêchez-vous... descendez. »

Et il répéta : « Je vous jure de vous respecter. »

Un marchand de vin sur sa porte les regardait d'un air curieux. Elle fut saisie de terreur et s'élança dans la maison.

Elle allait monter l'escalier. Il la retint par le bras : « C'est ici, au rez-de-chaussée. »

Et il la poussa dans son logis.

Dès qu'il eut refermé la porte, il la saisit comme une proie. Elle se débattait, luttait, bégayait : « Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu !... »

Il lui baisait le cou, les yeux, les lèvres avec emportement, sans qu'elle pût éviter ses caresses furieuses ; et tout en le repoussant, tout en fuyant sa bouche, elle lui rendait, malgré elle, ses baisers.

Tout d'un coup elle cessa de se débattre, et vaincue, résignée, se laissa dévêtir par lui. Il enlevait une à une, adroitement et vite, toutes les parties de son costume, avec des doigts légers de femme de chambre.

Elle lui avait arraché des mains son corsage pour se cacher la figure dedans, et elle demeurait debout, toute blanche, au milieu de ses robes abattues à ses pieds.

Il lui laissa ses bottines et l'emporta dans ses bras vers le lit. Alors, elle lui murmura à l'oreille, d'une voix brisée : « Je vous jure... je vous jure... que je n'ai jamais eu d'amant. » Comme une jeune fille aurait dit : « Je vous jure que je suis vierge. »

Et il pensait : « Voilà ce qui m'est bien égal, par exemple. »

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro/La Mère coupable*

Le Mariage de Figaro, Acte V, sc VI

La Comtesse, *au page*.

Obligez-moi de vous retirer.

Chérubin.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

La Comtesse, *effrayée*.

Vous prétendez...

Chérubin, *avec feu*.

D'abord vingt baisers pour ton compte, et puis cent pour ta belle maîtresse.

La Comtesse.

Vous oseriez ?

Chérubin.

Oh ! que oui, j'oserai ! Tu prends sa place auprès de monseigneur, moi celle du comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

Figaro, à part.

Ce brigandeaue !

Suzanne, à part.

Hardi comme un page.

(Chérubin veut embrasser la comtesse ; le comte se met entre deux et reçoit le baiser.)

La Comtesse, se retirant.

Ah ! ciel !

La Mère coupable, Acte II

« Malheureux insensé ! notre sort est rempli. La surprise nocturne que vous avez osé me faire, dans un château où vous fûtes élevé, dont vous connaissiez les détours ; la violence qui s'en est suivie ; enfin votre crime, — le mien... (Il s'arrête.) le mien reçoit sa juste punition. Aujourd'hui, jour de Saint-Léon, patron de ce lieu et le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, mon opprobre et mon désespoir. Grâce à de tristes précautions, l'honneur est sauf ; mais la vertu n'est plus. Condamnée désormais à des larmes intarissables, je sens qu'elles n'effaceront point un crime... dont l'effet reste subsistant. Ne me voyez jamais : c'est l'ordre irrévocable de la misérable Rosine... qui n'ose plus signer un autre nom. »

Ronsard, Sonnet XX

Je voudroi bien richement jaunissant
En pluïe d'or goutte à goutte descendre
Dans le beau sein de ma belle Cassandre,
Lors qu'en ses yeus le somme va glissant.

Je voudroi bien en toreau blandissant
Me transformer pour finement la prendre,
Quand elle va par l'herbe la plus tendre
Seule a l'escart mile fleurs ravissant.

Je voudroi bien affin d'aiser ma peine
Estre un Narcisse, & elle une fontaine

Pour m'i plonger une nuit à sejour :

Et voudroi bien que cette nuit encore
Durât tousjours sans que jamais l'Aurore
D'un front nouveau nous r'allumât le jour.

Stendhal, *Le Rouge et le noir*

Ch. XLVII

Emporté par son malheur, égaré par la surprise, Julien eut la faiblesse de lui dire, du ton le plus tendre et qui venait de l'âme : — Ainsi, vous ne m'aimez plus ?

— J'ai horreur de m'être livrée au premier venu, dit Mathilde en pleurant de rage contre elle-même.

— *Au premier venu !* s'écria Julien, et il s'élança sur une vieille épée du Moyen Âge, qui était conservée dans la bibliothèque comme une curiosité.

Sa douleur, qu'il croyait extrême au moment où il avait adressé la parole à mademoiselle de La Mole, venait d'être centuplée par les larmes de honte qu'il lui voyait répandre. Il eût été le plus heureux des hommes de pouvoir la tuer.

Au moment où il venait de tirer l'épée, avec quelque peine, de son fourreau antique, Mathilde, heureuse d'une sensation si nouvelle, s'avança fièrement vers lui ; ses larmes s'étaient tariées.

L'idée du marquis de La Mole, son bienfaiteur, se présenta vivement à Julien. Je tuerais sa fille ! se dit-il, quelle horreur ! Il fit un mouvement pour jeter l'épée. Certainement, pensa-t-il, elle va éclater de rire à la vue de ce mouvement de mélodrame : il dut à cette idée le retour de tout son sang-froid. Il regarda la lame de la vieille épée curieusement et comme s'il y eût cherché quelque tache de rouille, puis il la remit dans le fourreau, et avec la plus grande tranquillité la replaça au clou de bronze doré qui la soutenait.

Tout ce mouvement, fort lent sur la fin, dura bien une minute ; mademoiselle de La Mole le regardait étonnée : J'ai donc été sur le point d'être tuée par mon amant ! se disait-elle.

Cette idée la transportait dans les plus beaux temps du siècle de Charles IX et de Henri III.

Elle était immobile devant Julien, qui venait de replacer l'épée, elle le regardait avec des yeux où il n'y avait plus de haine. Il faut convenir qu'elle était bien séduisante en ce moment, certainement jamais femme n'avait moins ressemblé à une poupée parisienne. (Ce mot était la grande objection de Julien contre les femmes de ce pays.)

Je vais retomber dans quelque faiblesse pour lui, pensa Mathilde ; c'est bien pour le coup qu'il se croirait mon seigneur et maître, après une rechute, et au moment précis où je viens de lui parler si ferme. Elle s'enfuit.

Ch. XLVIII

Mademoiselle de La Mole ravie ne songeait qu'au bonheur d'avoir été sur le point d'être tuée. Elle allait jusqu'à se dire : Il est digne d'être mon maître, puisqu'il a été sur le point de me tuer. Combien faudrait-il fondre ensemble de beaux jeunes gens de la société pour arriver à un tel mouvement de passion ?

Maurice Garçon, *Plaidoyer pour Othello*

La loi humaine veut que le meurtre appelle un châtement, et pourtant, lorsque les circonstances qui l'ont provoqué sont si exceptionnelles que le meurtre a paru légitime à son auteur, un obscur instinct nous le fait approuver et nous porte à l'absoudre. La cause qui vous est soumise, graves juges de Venise, est de celles dans lesquelles, si la raison est révoltée, le cœur se refuse à condamner. On n'est point coupable lorsqu'on a cru obéir à la voix impérieuse de sa conscience, et que le crime n'a semblé à celui qui l'a commis que la punition d'un outrage si grand que rien ne semblait pouvoir le faire pardonner.

Ainsi comparait Othello, le plus glorieux et le plus misérable des humains, auquel aucune souffrance ne fut épargnée. Il a le cœur rude, mais il a tant aimé que sa rudesse s'était évanouie. Tendre, il fut le plus doux des captifs jusqu'à l'heure où, trompé par de fausses apparences, il subit le cruel martyre de la trahison, sentit sa pensée chavirer dans une folie meurtrière et tua dans le sursaut d'une fureur qu'il croyait justifiée celle qu'il adorait d'un amour si tendre qu'il eût sacrifié pour elle jusqu'à sa vie. (...)

Ainsi naquit un beau roman. L'homme à la peau noire, le nègre que les filles quelquefois ne recevaient qu'à regret, le Maure qui n'avait connu que des amours violentes dans les villes forcées et prises d'assaut, s'aperçut qu'il avait conquis, sans le chercher lui-même, le cœur de la plus pure de toutes les vierges vénitiennes. (...) Songez, juges de Venise, à l'abîme qui les séparait. Il avait fallu un prodige de la nature pour jeter un pont sur le gouffre qui eût dû pour jamais empêcher leur réunion.

Desdémone est accourue. Merveille des audaces qu'anime l'amour ! Elle s'est jetée avec fierté dans les bras de son époux devant le Sénat assemblé. Elle s'est serrée contre lui, fière et audacieuse, ne songeant ni à rougir ni à courber la tête, bravant le monde et proférant :

- Autant ma mère vous a montré de dévouement en vous préférant à son père, autant je déclare que j'en puis et dois en témoigner au Maure, mon seigneur.

(...) Un pareil don de soi-même comporte un abandon absolu. Desdémone s'est livrée de son plein gré si complètement qu'elle était devenue la possession absolue du Maure. Fier, il avait le droit de la considérer comme sa chose, d'en disposer et d'être le maître de son destin.

(...)

La fureur lorsqu'elle paraît animée par de légitimes raisons mène aux confins de la folie. Quel Dieu oserait condamner le Maure ? Et vous n'êtes, juges de Venise, que des hommes ! Sans doute sa jalousie était sans objet, mais il ne le savait pas et sa bonne foi lui tient lieu d'excuses. La femme appartient à l'homme qui l'a prise, surtout lorsqu'elle s'est donnée avec toute la frénésie d'un amour sans réserve. Desdémone s'était livrée à celui qu'elle avait librement pris pour maître, rien n'aurait pu excuser qu'elle se reprît. Le Maure était devenu maître de son destin. Lorsqu'il s'est cru trahi, tout ce qu'il avait en lui de cet instinct naturel des hommes qui ne permettent pas qu'on touche à leur proie est remonté tumultueusement. On lui prenait sa chose. Ce beau corps de femme, dont il était si fier d'avoir la possession et dont il avait seul le droit de disposer, lui était ravi. (...) Rien d'autre que la mort ne pouvait séparer Othello et Desdémone, unis par un amour né dans des conditions exceptionnelles. Il fallait qu'il tue pour empêcher que se dénoue par une conclusion contre nature un amour qui était né dans l'enthousiasme et qui devait durer toute la vie. Quel juge assez cruel pourrait refuser de l'absoudre ?

Vladimir Nabokov, *Lolita*

Avant-propos :

Loin de moi l'intention de faire l'apologie de « H.H. », il est, à n'en pas douter, un personnage abject et horrible, un exemple insigne de lèpre morale, un composé de jovialité et de férocité qui masque peut-être une détresse sans fond mais n'est pas fait pour inspirer la sympathie.

C'est un être anormal et, à coup sûr, tout le contraire d'un gentleman. Mais son archet magique sait faire naître une musique si pleine de tendresse et de compassion pour Lolita que l'on succombe au charme du livre alors même que l'on abhorre son auteur

... transparaît une leçon universelle : cette enfant rétive, cette mère égoïste et cet obsédé pantelant ne sont pas seulement les personnages hauts en couleur d'une histoire unique en son genre : ils nous mettent en garde contre de périlleuses tendances ; ils stigmatisent des maux redoutables. *Lolita* devrait nous inviter tous – parents, travailleurs sociaux, éducateurs – à redoubler d'efforts et à faire preuve de vigilance et de sagacité afin d'élever une génération meilleure dans un monde plus sûr.

Extrait 1

J'étais étouffé par les tabous (...)

D'autres fois je me persuadais que tout cela était une question de point de vue, et qu'il n'y avait rien de mal à ce que je fusse troublé à en perdre la raison par les petites filles. Je me permets de rappeler à mon lecteur qu'en Angleterre, depuis le vote de 1933 du *Children and Young person act*, l'expression « petite fille » désigne « une fillette âgée de 8 ans au moins et de 14 ans au plus » (après cela la fille âgée de 14 à 17 ans est appelée statutairement une « jeune personne »). En revanche dans l'État du Massachussetts aux Etats-Unis, l'« enfant délinquant » est, techniquement, une jeune personne qui a « entre 7 et 17 ans » (et qui, par ailleurs, fréquente de manière habituelle des personnes perverses ou immorales) (...) après tout, Dante tomba follement amoureux de Béatrice quand elle n'avait que 9 ans

(...) Mais restons prudes et civilisés. Humbert Humbert s'efforça de demeurer dans le droit chemin. Il fit réellement, sincèrement, de son mieux. Il avait le plus grand respect pour les enfants ordinaires, si pures, si vulnérables, et jamais au grand jamais il ne se serait permis d'attenter à l'innocence d'une enfant s'il pressentait le moindre risque d'éclat. Mais comme son cœur battait quand, au sein d'une troupe innocente, il apercevait soudain une enfant démoniaque, *enfant charmante et fourbe* aux yeux ternes, aux lèvres luisantes – dix ans de prison pour peu que vous lui montriez que vous la regardez.

Extrait 2

J'avais imaginé que des mois, des années peut-être, s'écouleraient avant que j'ose me dévoiler devant Dolores Haze ; or à six heures elle était complètement éveillée, et à six heures et quart nous étions techniquement amants. Je vais vous dire quelque chose d'étrange : ce fut elle qui me séduisit.

En entendant son premier bâillement matinal, je simulai de profil un sommeil grandiose. Je ne savais tout simplement que faire. Allait-elle être choquée de me trouver à ses côtés et non dans quelque lit d'appoint ?